

Université Catholique de Lyon. Centre Interdisciplinaire d'Éthique.

D.U de Philosophie de l'Ostéopathie.

Quelle place pour l'étonnement dans la pratique ostéopathique ?

Tuteur : Laurent Denizeau

Mémoire présenté et soutenu par Christian Keriél

Année universitaire 2016/2017

Je tiens à remercier tout particulièrement :

Laurent Denizeau pour son aide précieuse et sa disponibilité

Tous les intervenants du D.U pour la qualité de leur enseignement

Les membres de ma famille pour leur soutien, en particulier

Annick, mon épouse.

Sommaire

Introduction	4
Préambule : Trois ou quatre petits pas sur le sable de l'étonnement	4
I. La pratique ostéopathique à l'école de l'étonnement philosophique	7
1. Changement et Permanence	7
2. L'objet de l'étonnement	8
3. Le sujet de l'étonnement	10
4. L'instant de l'étonnement.....	14
II. L'étonnement est-il un chemin de connaissance pour l'ostéopathe	18
1. Accorder une grande attention à l'expérience de nos sens.....	19
2. À partir de l'expérience de nos sens se forme la connaissance quotidienne.....	21
3. Nous sommes des hiboux	25
Bibliographie.....	32

Quelle place pour l'étonnement dans la pratique ostéopathique ?

Introduction

L'homme se pose des questions. Se poser des questions est-il le propre de l'homme ou de celui qui est philosophe ? Le philosophe s'étonne devant les choses du monde : ce qui est et ce qui n'est pas, ce qui n'est plus ou ce qui sera, le temps, le vrai, le juste, le bien ou le beau. L'étonnant interroge et certaines expériences vécues dans notre pratique ostéopathique commencent par nous étonner ; perceptions inhabituelles, paroles incompréhensibles ou événements surprenants et inattendus. Ce qui apparaît comme voilé semble en même temps nous inviter par son mystère à un questionnement plus profond, à l'éveil ou au réveil de tout notre être afin de le rejoindre pour le comprendre.

D'où cet étonnement provient-il dans notre pratique ostéopathique ? Dépend-il davantage de l'objet ou du sujet ? Est-il constitué en un instant ? A-t-il un sens, est-il un chemin de connaissance ou un simple moment marquant de l'existence ? Si il a une origine, a-t-il une fin et produit-il des fruits pour le patient ou pour le praticien ? Qui nous aidera à répondre à nos questions, à chercher à comprendre ?

Convoquons pour y répondre ostéopathes, philosophes, anthropologues ou psychanalystes... invitons les artistes, poètes ou sculpteurs à la table de nos étonnements. Parlons et discutons, écoutons-les nous parler de l'étonnement, demandons leur conseil, sagesse afin qu'ils nous guident et nous aident à penser, à voir, à toucher et nous laisser toucher.

Préambule : Trois ou quatre petits pas sur le sable de l'étonnement

❖ *Claire*

Claire consulte pour des céphalées et un torticolis, il y a quinze jours, elle est restée comme bloquée au niveau du dos. Depuis quelque temps, elle est fatiguée et son cycle menstruel est perturbé. Après quelques minutes de consultation, un moment de silence s'installe, elle est là, immobile et dit soudain « je sens que mon corps va éclater ! »

Il est plus étonnant de l'entendre car ce qu'elle dit d'un ton grave ne se voit pas et ne se comprend pas au-delà des mots qu'elle prononce. De quoi parle-t-elle ? Où est ce corps qu'elle évoque ? Ce qui est perçu ici en cet instant étonnant, mystérieux, interroge et convoque vers un ailleurs invisible et impalpable à la fois. Ce qui semble pourtant vital pour elle ; ce corps affecté et la perception qu'elle en a de nous échappe alors même que sa parole nous éveille à voir autrement, à voir vraiment.

❖ *Patrice*

Alors que je pose la main sur la partie frontale du crâne de Patrice, je le sens à mon grand étonnement froid, dur, sec et immobile. Quelques secondes plus tard, une infime fraîcheur m'apparaît en surface, à peine perceptible, me demandant une attention renouvelée. C'est comme si il était déjà mort et pourtant je sais qu'il est vivant. Les toutes premières impressions perçues firent ressurgir celles qui m'avaient marquées et qui s'étaient comme sédimentées en ma mémoire lorsqu'au funérarium durant ces dernières années j'avais posé la main sur le front de défunts de ma famille pour les toucher et les ressentir dans leur corps une dernière fois. Dans un premier temps ma perception ne discernait pas entre le crâne de Patrice et les défunts de différence significative et c'est seulement cette fraîcheur infime, comme la rosée qui perle le matin, mouvante, comme lorsque la lumière la fait danser, que son âme me fit le signe de sa présence, qu'elle me dit qu'il était bien là, vivant. Cette perception semblait m'enseigner plus sur la vie que bien des encyclopédies. Je voyais maintenant Patrice vivant, je le voyais vraiment de mes mains.

Quelques temps plus tard, je relu cette phrase contenue dans l'autobiographie d'A.T Still : *« les mains sont très en avance sur la pensée (...) ne nous laissons pas diriger aujourd'hui par ce que nous faisons hier, ni gouverner demain parce que nous faisons aujourd'hui (...) nous devons éviter toute habitude, nous devons mettre au point nos télescopes afin d'ajuster notre portée pour filer vers des étoiles d'une plus grande magnitude, brillant au sein de l'exigeant Infini »*¹.

❖ *Alexandre et Jean-Bernard*

Rassemblés dans le cadre d'une formation sur la philosophie de l'ostéopathie et en pleine discussion sur notre pratique, un confrère ostéopathe intervient alors en disant : *« interrompre un déroulement tissulaire lors d'un traitement ostéopathique est pour moi un drame éthique ! »*. Je suis étonné de cette parole excessive qui en même temps m'interroge. Je décide de mettre ce questionnement à une distance raisonnable et mesurée, de la relativiser en lui trouvant une place acceptable, bien rangée dans une partie de moi-même. Curieusement et presque à mon insu, elle ressurgit vaguement, me travaillant durant les quelques semaines qui suivirent sans que je sache vraiment pourquoi.

Quelques temps plus tard, lors d'une discussion avec un médecin de ma famille, nous parlons à « bâton rompu » de la consultation en général. Voilà que je lui partage une information que Jean-Bernard, médecin également, nous avait donnée lors de cette formation universitaire : *« une enquête récente a révélé que la consultation médicale du généraliste durait en moyenne sept minutes et que le patient était toujours interrompu avant la fin de sa première phrase »*. A mon grand étonnement, comme en un phénomène de synchronicité, les deux paroles d'Alexandre et de Jean-Bernard se rencontrèrent en moi en cet instant, se faisant écho l'une l'autre comme pour mieux se répondre et m'enseigner. La deuxième me permettait en quelque sorte d'assimiler la première, d'en saisir la portée afin de progresser dans une éthique du soin qui respecte davantage ce qui se joue d'essentiel pour le patient dans la consultation ostéopathique et de ne pas l'interrompre.

¹ J.M. Gueullette, *Andrew Taylor STILL Autobiographie du fondateur de l'ostéopathie*, U.E :Éd. Sully, 2017,245-246

❖ *Mélanie*

Nous sommes en juin, la chaleur du début de l'été se fait sentir dans la salle de classe de la promotion qui termine sa formation en ostéopathie. Le cours retrace l'itinéraire de W.G Sutherland et nous réfléchissons sur l'expérience de nos sens. Aristote disait que l'on ne pouvait pas faire de la philosophie avant 50 ans faute d'expérience, après cinq années d'étude nous tentons de réfléchir sur celle de nos perceptions. Sur le tableau, une image est projetée : on voit des couleurs et des formes, de petits ronds bleus sur un fond vert... mais lorsqu'on se laisse saisir par l'image, on voit apparaître dans ces tâches colorées immobiles comme des vagues, des rouleaux qui ondulent sans fin du centre vers la périphérie. Les images sont impressionnantes, l'illusion est parfaite jouant sur les micros mouvements oculaires de l'observateur. Un texte apparaît sous l'image « *observez la mobilité intrinsèque, la respiration primaire inhérente de la matière* ».

La classe est très calme, tous sont attentifs, soudain, Mélanie étudiante s'exprime, parlant haut et fort, visiblement très perturbée ; « *mais alors, tout ce que j'ai senti, tout ce que j'ai cru sentir : les micromouvements, la respiration primaire, les fascias... tout cela n'était donc qu'illusions !* »

Les sens nous trompent-ils ou est-ce nous qui nous trompons ? Quelqu'un ou quelque chose, un malin génie dirait Descartes nous aurait-il trompé ? Mélanie ne se laisse pas étonner, elle est témoin d'une situation qui la dérange et qui remet en question tout ce qu'elle a vécu et construit laborieusement. L'événement est bien perçu avec son côté illusoire mais ce qui tente de faire brèche en elle est rejeté ; elle résiste, essaie de s'enfuir pour se placer dans une posture de déni et de rejet : au fond, tout cela, mes perceptions, votre enseignement n'étaient que balivernes comme cette image, un mirage auquel j'ai cru pendant cinq ans !

❖ *Entrer dans l'étonnement par un non étonnement ; être ou ne pas être étonné.*

Mélanie n'accepte pas l'étrangeté du monde et dans son système de représentation, elle s'est installée dans une pratique sans trop se poser de questions, cheminant dans la confiance à priori de l'enseignement qui lui était donné et de ses expériences. Ses conceptions du monde, ses représentations sont comme heurtées au regard de cet objet, image immobile qui semble se mouvoir. Mise en danger dans son système de représentation, elle préfère tout nier en bloc, faire volte face et tenter de remonter ce qu'elle avait si lentement construit pour s'en défaire aussitôt et trouver une nouvelle posture qui lui soit confortable : elle refuse l'étonnement en tant qu'il fait brèche dans ses représentations du monde et l'interroge sur des repères qui semblent lui échapper.

Celui qui est dans l'étonnement se refuse au moment même à donner son jugement dans la crainte de se tromper. Il se laisse en quelque sorte saisir, il s'abandonne à ce qui est inaccoutumé et le met en suspens. Il peut résister ou se laisser convaincre, il pointe le caractère insolite et soudain de l'événement qui le dépasse : devant la grandeur d'un mal, il fuira mais si l'objet de l'étonnement le rejoint dans son appétit de quelques vérités, tel le philosophe épris de sagesse, il se mettra au travail cherchant à le comprendre et à lui donner sens.

I. La pratique ostéopathe à l'école de l'étonnement philosophique

Y a-t-il un objet de l'étonnement ou simplement un sujet qui s'étonne, y a-t-il un moment, un instant pour l'étonnement ? L'objet de l'étonnement est-il un événement pour le sujet ?

1. Changement et Permanence

❖ *Mobilité*

13 milliards d'années depuis le big bang, 3 milliards pour l'apparition de la vie, 2 à 300 mille ans pour les hommes, 5 000 ans pour l'écriture et voici Héraclite, philosophe de la fin du VI^{ème} siècle avant notre ère qui s'interroge et s'étonne du mouvement, tout s'écoule et la seule chose qui persiste est le changement lui-même : « *nous descendons et nous ne descendons pas dans le même fleuve, nous sommes et nous ne sommes pas ?* » L'ostéopathe sait que la vie est mouvement et que même les os les plus durs subissent le triomphe du temps ; croissance et décroissance sont aussi des mouvements. Dès lors, si tout change, comment peut-il y avoir quelque chose ? Un objet d'étonnement qui n'est pas ou qui n'est plus ne peut nous étonner ; il semble y avoir comme un paradoxe du devenir : ce qui est, n'est plus et ce qui n'est pas, est. La science contemporaine a démontré aux anciens que les astres et la nature elle-même, s'ils apparaissent immobiles, sont en fait toujours en mouvement. De même l'ostéopathe qui affirme que les tissus sont immobiles devrait plutôt signifier qu'ils lui « apparaissent » comme immobiles car le vivant est celui qui se meut par lui-même et la nature est ce qui a le mouvement par soi.

L'objet de l'étonnement est-il donc objectivable, lui qui dans l'expérience nous semble mobile et changeant comme du sable mouvant ?

❖ *Immobilité*

Mais si tout change, rien n'est ! s'étonne Parménide, contemporain d'Héraclite qui pense lui que toute chose est bien ce qu'elle est en s'appuyant sur toute la force de la raison. Aussi le non être n'est pas « *le non être ne doit pas être nommé, il est nécessaire de dire et de penser que seul l'être est, un rien en revanche n'est pas, pénètre-toi bien de cela* »². Si tout change, rien de ce que je dis n'est vrai, or dire le vrai c'est dire ce qui est, sinon qu'importe de penser et de penser l'étonnement. Parménide constate le changement à travers les données sensibles de l'univers naturel et pour lui, l'être est ce « *quelque chose qui résiste, ontologiquement dense* », la substance des choses, ce qui se tient dessous.

Cette conception de l'être va se déployer, dirait Still, comme une artère dans toute la pensée occidentale, une pensée qui tourne autour de l'être, qui lui reconnaît une certaine consistance. Ce mouvement qui va du sec à l'humide et qui est perçu chez Patrice est certes un changement, mais il s'agit toujours de Patrice, c'est bien lui et c'est toujours lui qui change, n'est-ce pas le changement qui pourrait être une illusion, du non être et qui donc n'est pas ?

² J Hersh, *L'étonnement philosophique, une histoire de la philosophie*, Barcelone : Éd Gallimard, édition poche, collection folio, 1993, 19-22

Parménide pose la question de fond de la relation entre la pensée et l'être réel : comment penser le devenir ? Comment penser ce qui devient étonnement ? Le monde de l'expérience ostéopathique n'est-il qu'un monde d'opinion et d'illusion ? Mélanie a-t-elle raison de résister, voire de rejeter tous les fruits de ses expériences passées ?

❖ *Mobile et immobile à la fois : être et devenir*

Platon et Aristote, élèves de Socrate, croient à une réalité dissimulée derrière les apparences, Platon cherche l'être dans le ciel, dans la permanence, au dehors de la caverne des impressions sensibles « *rien ne change, tout est, la vérité c'est l'être* », un être forcément sans changement et immobile qui ne subit ni changement, ni accroissement³. Pour lui, nous sommes dans l'illusion du changement.

Aristote, plus proche des ostéopathes pense que c'est toujours à partir de l'expérience sensible et singulière que se dégagent par abstractions nos conceptions de l'être : de sa main il montre la terre, comme un point de départ, un point de certitude. Il nous invite à la plus grande attention à ce que nous sentons et percevons. Le toucher qui est à la racine de tous nos sens est le sens de la certitude ; il y a bien, dans notre perception quelque chose qui résiste et que nous qualifions ensuite de dur, mou, sec, humide, chaud ou froid, de mobile ou d'immobile.

Largement commenté plus tard par Saint Thomas d'Aquin, Aristote tente de résoudre l'opposition mise en évidence par Héraclite et Parménide dans le paradoxe du devenir : les choses changent toujours à partir de ce qu'elles sont déjà, elles changent parce qu'elles peuvent changer, parce qu'elles ont en elles la puissance de changer, comme l'eau qui peut devenir froide ou chaude, ainsi le monde devient et s'actualise non pas à partir de rien, ce qui est impossible, mais toujours à partir de ce qu'il est déjà et de ce qu'il peut devenir. Le front de Patrice devient frais, l'homme étudiant devient ostéopathe, Mélanie est troublée par ce qu'elle voit, Claire sent maintenant que son corps va éclater ; dans les choses on trouve à la fois de l'acte et de la puissance, ce qui est, ce qui peut devenir et ce qui devient.

2. L'objet de l'étonnement

❖ *Ce n'est pas une chose en soi et c'est pourtant quelque chose*

Dans toute connaissance on peut discerner le double aspect d'évidence et de certitude. Dans cet objet qui nous étonne, quelque chose se donne à voir, à entendre, à toucher, on a la certitude subjective de ce qui est objectivement ; Claire ne va pas bien et sa voix d'une certaine manière nous le dit, la perception du crâne de Patrice, les images projetées que regardent Mélanie, Alexandre et Jean-Bernard qui parlent et témoignent de leur pratique. Demain le jour va se lever et toute l'expérience de notre vie en commun comme de la connaissance du monde est faite de ces certitudes dépourvues d'évidence. La solidité des choses nous donne la certitude du sens commun. L'objet de l'étonnement est à un moment constitué en tant que tel, en tant que phénomène, s'il ne s'agit pas d'en faire une chose en soi,

³ A ce sujet on peut relire l'Allégorie de la caverne de la caverne de Platon dans le livre VII de *La République*

il est pourtant ceci ou cela comme objet, fait des choses du monde, d'être et de devenir, de puissance et d'acte. L'objet de l'étonnement se constitue de causalités diverses ; rencontre de hasard, de nécessité, de contingence, de liberté, de nouveauté au sein des choses du monde, on pourrait l'appeler dans sa complexité « corps de l'étonnement ou corps de ce qui fait étonnement pour le sujet ».

En ces circonstances particulières, alors même que d'innombrables choses s'interpénètrent et se meuvent, en cet instant, il se produit cette alchimie qui ne peut se réduire à de la chimie et qui fait étonnement. Lors de l'expérience de perception du crâne et du front de Patrice, ce mouvement qui va de la chose sèche à la fraîcheur et qui traduit le changement au sein de la chose, il y a comme un corps de ce qui va devenir et qui devient objet d'étonnement ou non pour le sujet.

❖ *Grand et inaccoutumé, en bien ou en mal, une question de taille*

Thomas d'Aquin pointe trois aspects qui caractérisent l'objet de l'étonnement : « *L'étonnement et la stupeur ont pour objet ce qui est grand et inaccoutumé en bien ou en mal* »⁴.

Le premier est que l'événement n'est pas ordinaire pour le sujet, il le dépasse d'une part par sa grandeur ou par sa taille matérielle ou souvent symboliques, comme disproportionnées à ses représentations du monde. Le phénomène est à la fois connaturel au sujet et d'une certaine manière inadapté.

Un deuxième aspect est qu'il est inaccoutumé, il le sort de ses coutumes, de ses habitudes et de ses habitus par son originalité et son mystère. Enfin le mal comme le bien peut susciter l'étonnement ; pensons aux deux tours du World Trade Center percutées par les avions et l'étonnement et la stupeur que provoquèrent cet événement ou encore les images de « l'homme au char » de la place Tiananmen.

Cependant, si de grands événements font étonnement, bien d'autres plus petits peuvent également devenir objets d'étonnements. Tout ne peut être objet d'étonnement si ce n'est en puissance car le devenir supposera toujours un sujet qui, étonné par cet objet particulier fera acte d'étonnement.

❖ *Le penser, c'est toujours le mettre à distance*

Penser l'objet de l'étonnement permet de le mettre à distance et curieusement de l'immobiliser alors même que dans l'expérience objet et sujet sont mobiles et en devenir mutuellement. Objet et sujet se rapprochent et se rencontrent au point de s'unir sous une certaine forme sans pourtant se confondre. Une chose est d'éprouver l'étonnement, autre chose est de le penser « hors sol ». Ce que nous considérons comme objet d'étonnement n'est pas ce que nous en disons qui est toujours une représentation, comme le récit d'une histoire vécue. Cet objet à pourtant un contenu en puissance en tant qu'il peut faire événement pour le sujet qui lui aussi doit être en puissance à devenir étonné. En amont on voit déjà qu'une rencontre possible se prépare, un événement se constitue ; supposant un certain appétit (au sens de *appétere*, « tendre vers »), objet et sujet tendent l'un vers l'autre, dans un juste avant où se joue déjà le possible de l'étonnement entre étonnant et étonné.

⁴ Saint Thomas d'Aquin, *Somme Théologique, Tome II* : Éd du Cerf, 1984, Question 41, P271

❖ *Le corps de l'étonnement à la fois visible et invisible*

Ce corps de l'étonnant est à la fois sensible et intelligible, il est palpable dans la perception du crâne dur et frais de Patrice, il peut donner à voir, à toucher et à penser dans la mesure où il a un contenu intelligible qui, s'il échappe immédiatement, se découvre progressivement.

Mystérieusement voilé, il nous est dans l'instant inaccessible comme ce corps dont Claire nous parle, que l'on ne voit pas immédiatement et qui pourtant, selon elle pourrait éclater. L'examen du corps de Claire par le touché ostéopathique qui suivit ce moment d'étonnement traduisit d'ailleurs beaucoup mieux ses paroles que ce que l'œil pouvait en percevoir ; corps tendu, expirant plus qu'il n'inspirait, le souffle coupé comme un plongeur en apnée descendu trop profond. Cela était palpable : d'une autre manière son corps parlait, dévoilant un peu plus le contenu de l'objet de l'étonnement.

❖ *Quand objet et sujet jouent à cache-cache, l'un ou l'autre disparaît*

Dans les premiers siècles, la philosophie a beaucoup tourné autour de l'objet, lui donnant corps, consistance et statut ontologique, Kant, philosophe du 19^e siècle est étonné de la philosophie de Hume, empiriste avec qui l'objet tend à disparaître jusqu'à Berkeley avec lequel il fonde dans un idéalisme absolu. L'étonnement de Kant l'a, dit-il, tiré de « son sommeil dogmatique », le poussant en outre à chercher comment sauver la science et le fait de la possibilité d'un savoir nécessaire et universel. Selon lui, nous connaissons les choses uniquement telles qu'elles nous apparaissent et non telles qu'elles sont vraiment, même s'il y a bien quelque chose en dehors de nous et indépendamment de nous. Autrement dit, il y a bel et bien un objet en dehors de nous, la manière de le connaître dépend en partie de nous aussi comment savoir avec justesse ce qui nous incombe ? L'espace et le temps quand à eux, sont pour Kant des conditions nécessaires et universelles de l'expérience sensible et même lorsque nous pensons, ils sont toujours présents ; indépendants de la sensibilité, ils sont une forme « à priori » de toute expérience possible.

On voit apparaître d'une part la portée objective et universelle des concepts de l'esprit comme dans les sciences dites dures et d'autre part une certaine relativité de l'objet en tant qu'il est constitué en partie par le sujet dans son expérience de perception. Sous un certain rapport, nous constituons l'objet de l'étonnement en tant qu'il nous étonne personnellement et pourtant, si l'on suit le cheminement de Kant, l'étonnement l'a éveillé et réveillé, quelque chose de nouveau au départ extérieur à lui s'est produit et l'a sorti de son lit.

De l'étonnant ou de l'étonné, le primat revient-il au sujet de l'étonnement ?

3. Le sujet de l'étonnement

❖ *Un « qui » est comme suspendu*

S'il est bien constitué d'une multiplicité de choses, l'objet de l'étonnement ne s'étonne pas, il va et vient vers celui qui peut s'étonner, il se donne dans l'expérience que fait le sujet, sans lui pas d'étonnement.

Plusieurs personnes ont entendu la parole d'Alexandre « *interrompre un déroulement tissulaire lors d'un traitement ostéopathique est pour moi un drame éthique !* », une seule pourtant a été étonnée, surprise, déroutée par une telle affirmation. Cette parole n'est pas étonnante « en soi », elle l'est pourtant pour le sujet et si elle fait sens pour l'un elle n'en a aucun pour d'autres.

Le sujet de l'étonnement se trouve quand a lui comme suspendu entre sens et non sens et c'est bien là une posture étonnante. Dans cette suspension du sens qui donne le vertige à Mélanie au point d'en descendre au plus vite en s'enfuyant au plus loin, le sujet de l'étonnement y demeure comme abandonné dans un clair obscur à l'événement.

Là où l'animal est surpris et réagit instinctivement, l'homme y demeure, conscient dans une espèce d'entrelas où il est à la fois aveugle et voyant.

❖ *Sous l'action de l'objet ; Immobilité et mouvement du sujet*

Quand l'être domine le devenir, le mouvement diminue, si l'être EST seulement alors il est immobile. Si le sujet ne se laisse qu'effleurer par l'objet, il est peu modifié, ou comme Mélanie il résiste et repousse l'événement sans se laisser étonner là où un autre, touché par ce jeu d'illusion se serait émerveillé et étonné. Si les sens semblent parfois nous tromper, ils ne nous trompent pas vraiment ; l'expérience des impressions de mouvements de taches colorées ou du bâton qui apparaît à l'observateur comme brisé dans l'eau ou encore celle d'un mirage dans le désert nous renvoie davantage à nous interroger sur l'adéquation ou l'inadéquation entre la réalité et l'expérience que nous en faisons, son interprétation et les concepts que nous produisons.

L'étonnement dans un premier temps produit comme un ralentissement, une immobilisation du sujet qui est comme « mis en arrêt » sous l'effet de l'objet. Il se produit comme un frein dans le mouvement et une accélération dans l'être, un instant de mouvement immobile ou d'immobile mouvement pour le sujet.

Lorsque le devenir domine l'être, alors il y a mouvement, changement, le sujet devient autre et encore autre ; sous l'effet de l'objet, il est transformé. Une image, une parole, une perception qui fait étonnement domine un instant le sujet, le suspend dans son jugement, puis il se remet en mouvement autrement. L'étudiant qui devient par l'objet de ses études ostéopathe, le devient aussi de par ses étonnements. La rencontre avec tel ou tel enseignant, le dévouement, l'empathie ou la compétence d'un praticien au service des malades peut l'étonner et élargir secondairement le champ de ses représentations, de ses conceptions et de ses limites. Par mimétisme ensuite il tentera de faire siennes ces nouvelles attitudes, de mettre en œuvre de nouvelles pratiques, de travailler et de se transformer pour bien faire à son tour et élargir ainsi son champ de compétence.

Certains patients ou praticiens nous suspendent parfois dans un premier temps « à leurs lèvres » par le récit étonnant d'expériences qu'ils ont vécus au travers d'un soin donné ou reçu. Ce n'est que secondairement que nous sommes mis en mouvement par le travail qu'ils réalisent en nous. Sous leur action mystérieuse, ces récits sont parfois la clé qui ouvre la porte des cœurs et des intelligences les plus durs et fermés : cœurs de pierre redevenus mouvants et vivants sous l'action d'un étonnement.

❖ *Le sujet « en arrêt »*

On voit donc cette tension entre objet et sujet, entre immobilité et mouvement, entre passivité et activité, entre être et devenir dans laquelle va se jouer ou non l'étonnement du sujet. Entre la puissance de l'objet à faire étonnement pour le sujet et la disposition du sujet à se laisser étonné par l'objet, bouger de l'intérieur jusqu'à s'immobiliser paradoxalement dans un premier temps.

Arrêt dans le mouvement, dans l'instant de l'étonnement, l'être et le devenir sont comme suspendus, on pourrait croire que le sujet et l'objet s'interrogent réciproquement dans leur rencontre. Le sujet, conscient est « en arrêt », dans l'instant, tout jugement suspendu, il ne sait pas, il ne sait plus et entre dans un certain suspense (du latin *suspensus*, de *suspendere*, suspendre) ; que se passe-t-il, que va-t-il se passer ? Le corps de Claire va-t-il éclater ?

❖ *L'enfance de l'étonnement*

Le sujet de l'étonnement est une personne toujours singulière et si toute personne peut être étonnée, elle peut également ne pas l'être. « *Les petits enfants s'étonnent de tout* » me dit le clown André rencontré un samedi matin dans les vestiaires de la piscine, « *on fait des bêtises, on essaie de les rattraper et ils s'étonnent !* » puis regardant son téléphone portable qu'il tient à la main il ajoute : « *tu vois, c'est comme une carte blanche et tout s'imprime progressivement, j'étais avec un petit enfant devant un trompe-l'œil que nous avions dessiné pour un spectacle et voilà qu'il regarde et s'étonne d'un arbre situé dans la profondeur du tableau « tu sais, il sera très fort celui qui pourra dessiner un oiseau posé sur la branche de l'arbre tout là bas ! »*

L'enfant est celui qui s'étonne, il est mis facilement en arrêt puis en mouvement par toutes ces choses qu'il voit et qu'il touche puis il grandit et se fait des idées puis des concepts du monde à partir de ses expériences singulières, sa famille, ses éducateurs, son environnement et sa culture. Ce monde est aussi son monde, il le voit avec les lunettes qui se sont forgées, qu'il s'est forgé et qu'on lui a forgées. Toute expérience nouvelle, étonnante ou non est reçue à travers la trame vivante et déjà ordonnée de ses représentations. Son corps vivant par exemple est aussi un corps vécu, fondé sur les images qu'il en a et les représentations qu'il s'en fait et lorsqu'il le dessine ou qu'il en parle, c'est à partir de tous ces matériaux qu'il compose.

❖ *L'ostéopathe, un enfant devenu adulte, s'étonnera-t-il encore ?*

Le sujet devenu adulte à ainsi déjà une longue histoire singulière, tramée par son chemin de vie et ses multiples expériences ; il est et s'est construit plutôt comme ceci ou comme cela, il a ses propres valeurs, son éthique, sa vision des choses. L'ostéopathe sujet d'étonnement est un enfant qui a grandi, s'est formé dans tel école, a vécu certaines expériences et point d'autres, il a des connaissances, des croyances, tout un système de représentations du monde, de lui-même, de ses patients, de la maladie et de la santé, il a de fait progressivement construit sa manière de voir, d'écouter, de toucher et de soigner.

Ce qui l'étonne lui est très personnel comme ce qui ne l'étonne pas ou plus. Tel patient, telle technique et son effet, tel événement ou tel vécu au cours d'un traitement le laisseront impassible ou émerveillé, interdit ou dérouté. Comme pour Mélanie certaines résistances s'opposeront à des remises en question parfois douloureuses et pourtant nécessaires ou comme avec Patrice, certaines perceptions qui semblent insignifiantes lui

ouvriront des horizons nouveaux ; « *Celui qui ne peut plus éprouver ni étonnement ni surprise est pour ainsi dire mort ; ses yeux sont éteints.* »⁵

Lors d'un traitement, interrompre le déroulement d'un travail qui se fait au sein des tissus relève t-il d'une faute éthique pour l'ostéopathe ? Dans quelles circonstances particulières ? Pourquoi ? Quelle posture adopter devant une personne qui annonce qu'il lui semble que son corps va éclater ? Que traduit pour la santé de cette personne la perception d'un crâne dur, froid et sec mêlé à un léger mouvement de fraîcheur ?

❖ *Un sujet déconditionné par l'objet :*

C'est toujours sous un aspect sensible que l'objet de l'étonnement touche le sujet ; il entend une parole, il touche un front, il voit quelqu'un, ou sent un parfum, ce qui secondairement peut l'interroger et le travailler corps et âme dans ce qu'il sait ou ce qu'il croit savoir, qui l'attire à la fois et peut susciter la crainte.

Dans la mesure où l'objet fait étonnement pour lui il le conditionne mais sous le rapport de l'évènement il se trouve en fait déconditionné par lui. L'objet se doit d'une certaine proportion pour qu'il puisse être reçu et en même temps sa disproportion fait étonnement ; cette parole le touche, elle est signifiante mais le signifié vient dans sa profondeur comme heurter ses représentations, ses valeurs ou ses croyances, il est comme dérangé de sa posture habituelle quand l'évènement pénètre le champ de ses représentations, à un moment précis de son histoire, ici et maintenant.

On comprend bien avec Claire ce que l'on ne voit pas. On ne comprend pas lorsqu'elle dit « *je sens que mon corps va éclater* ». Elle ne dit pas « *peut-être* » ou « *c'est comme si* », elle dit « *je sens qu'il va éclater* ». On peut se demander où se situe ce qui est le plus réel ; l'apparence normale de son corps visible ou le lieu symbolique et caché où nous convoque son discours en sa force d'évocation. Le corps de Claire est à la fois un tout biologique et un tout symbolique. Le sens qu'elle construit à travers ses expériences de vie, ses épreuves, ses souffrances, sa manière d'en parler... lui sont de fait, très personnels.

❖ *Un sujet présent à celui qui parle*

Le sujet de l'étonnement est descendu momentanément de la tour d'où il voit le monde pour monter dans celle de Claire et tenter de regarder avec elle ce qu'elle voit, mais lui, ne voit rien, il tente de se laisser déconditionner de son monde pour le voir du point de vue de l'autre, mais pour l'instant, de la tour de Claire, il entend mais ne voit rien.

Être présent et écouter celui qui parle, être là où la parole se dégage de Claire, sachant qu'elle se dégage davantage à son insu que consciemment car il n'est pas si sûr qu'elle sait ce qu'elle dit. « *Cette manière d'écouter où s'engendre la parole ne résulte pas d'un effort de volonté. Elle se dégage du corps à l'insu de celui qui parle : elle est présence. Celui qui écoute repère l'endroit où celui qui parle se tient. Sinon il fait comme si vous étiez là et comme s'il parlait. Il entre alors dans quelque chose d'illusoire, d'imaginaire, voire de menteur en trouvant les mots qu'il faut pour entretenir l'apparence du dialogue. En faisant semblant de vous avoir emboîté le pas pour aller vers vous, il se retire de l'espace de la*

⁵ Citation d'Albert Einstein: <http://citations.webescence.com/citations/albert-einstein/Celui-qui-peut-plus-eprouver-etonnement-surprise-est-pour-ainsi-dire-mort-ses-7137>

rencontre. A moins qu'il vous oppose la butée du silence »⁶. Rester là, à l'écoute, ne pas l'interrompre, ne pas l'interrompre avant la fin de sa phrase, ne pas interrompre un déroulement tissulaire, ne pas faire semblant, être là, vraiment.

❖ *Quand le sens suspendu se déploie*

On a un second paradoxe dans l'étonnement ; d'une part pour que le phénomène touche le sujet et qu'il fasse événement, il doit correspondre à ses représentations et le rejoindre dans son système sémantique (je comprends ce que me dit Claire), mais d'autre part le sujet suspend le travail du sens avant de le déplacer et l'orienter différemment ; il y a un mystère dans la signification de cette parole, quel est son contenu véritable, c'est en l'instant insensé. Le sujet de l'étonnement déploie alors son activité de mis en sens ; que signifie cette parole de Claire ? Sa quête devient alors enquête de sens.

Lévy Strauss définit l'activité symbolique comme la réorganisation d'une expérience sensible au sein d'un système sémantique (d'un système de sens), cette expérience sensible va faire sens à partir du moment où on mobilise une grille d'interprétation : ce que je voyais « comme ceci » m'est présenté « comme cela », ce qui produit un effet au sein du système. On est étonné, on voit soudainement ou progressivement les choses autrement, le monde de nos représentations est modifié et l'activité sémantique se déploie, cette mise en sens nous travaille tel un métier à tisser filant de manière nouvelle la trame de nos représentations.

❖ *Envisager l'autre dans son mystère*

Le sens se construit et se déconstruit (perte de sens) dans le regard que l'on porte sur le monde, nous tenons pour indigne d'intérêt ce dont la valeur est nulle ou insignifiante. Le regard intérieur que Claire porte sur le corps mystérieux dont elle parle, le terme qu'elle emploie pour le signifier au praticien est fonction de ses représentations, de sa culture, de son histoire, c'est le monde qu'elle habite, indissociable du regard qu'elle porte sur lui. Le praticien qui l'écoute a aussi ses propres représentations, il est sujet d'un étonnement qui loin de la dévisager, l'envisage mystérieusement. Cela ne va pas de soi, ce qui pourrait lui être familier dans son système de représentation ne l'est pas, au fond, c'est étrange et cela est déroutant et la questionne. L'ordre des imaginaires est le monde qui nous habite, il est un dedans qui nous enveloppe, et qui peut s'exprimer au dehors. Un corps qui risque d'éclater et nous appelle mystérieusement en cet instant d'étonnement.

4. L'instant de l'étonnement

Au delà du mur de Planck, du bing avant le bang, nous ne pouvons remonter et nos vies s'inscrivent dans le temps, sans discontinuité entre l'instant de notre conception et celui du mur de la mort. Nous n'étions pas et nous voilà, nous ne sommes plus et apparemment avons disparu. Biologiquement on observe une continuité apparente dans l'être car espace et

⁶ D. Vasse, *La vie et les vivants*, conversations avec Françoise Muckensturm : Éd seuil 2001, P 52

temps sont toujours divisibles mais on ne voit pas l'instant exact de la conception ou de la mort, qu'en est-il de celui de l'étonnement ?

❖ *Retourner au grand livre de la nature pour s'étonner du temps et de l'instant*

Face à ses questionnements, Andrew Taylor Still retourne souvent puiser au grand livre de la nature. Saint Augustin bien avant lui s'aventure dans une forêt vierge ou nul être humain n'a encore pénétré, il pose le problème du temps et s'étonne ; le temps pour nous c'est le passé, l'avenir et le présent. Or le temps passé n'est plus, l'avenir pas encore et le présent n'est qu'une limite ponctuelle entre les deux, comment concevoir cela ? Où y a-t-il donc du temps ? « *Ô mon Dieu aide moi, je n'y comprends rien (...) il y a en fait dans l'âme trois données que je ne vois pas ailleurs : un présent où il s'agit du passé, le souvenir ; un présent où il s'agit du présent, la vision ; un présent où il s'agit du futur, l'attente ; ni le futur ni le passé ne sont quelque chose d'actuel ; pour que le temps soit pensable, il faut bien qu'il y ait en nous quelque chose hors du temps. Si l'éternité est, le temps n'est pas mais si l'éternité n'est pas, le temps n'est pas non plus, et pas non plus l'instant, c'est là un mystère de notre condition humaine* »⁷. Là où Augustin le philosophe ne comprend pas par la force de son intelligence, le croyant qu'il est en appelle à Dieu pour l'éclairer.

Le temps de l'étonnement est instant fugitif, pas encore, il est déjà passé ou à venir. Il est fréquent d'avoir de longues réactions et interrogations après un étonnement significatif mais son moment, son, instant est étonnamment très court. Suspendu dans le temps qui ne cesse pourtant de s'écouler, il est alors déjà fixé dans l'esprit et le passé de l'histoire du sujet et du monde. Inscrit dans sa mémoire, il le travaille secrètement dans le présent, se dévoilant encore, déployant et déroulant sa charge dans le temps continué de l'existence où il est tout l'avenir de son instant passé.

❖ *En appeler à la science ? C'est voyager hors du temps*

Face à un courant de pensée qui compte sur la science et sa méthode pour expliquer l'essence de l'homme et de la nature, Bergson philosophe de la durée et du temps met en évidence ce qui ne peut se laisser réduire par la science positive. Le rouge par exemple, en tant que qualité sensible d'une chose éprouvée par un sujet se trouve objectivé en une longueur d'onde. C'est comme si l'expérience vécue par la perception du crâne dur et frais de Patrice était transformée en trois chiffres, l'un exprimant le niveau d'élévation de la colonne de mercure du thermomètre, l'autre donnant l'indice d'hygrométrie, le dernier la densité osseuse.

Le monde dont nous avons l'expérience immédiate n'est pas celui de la science positive et encore moins celui du positivisme. Il règne une opposition entre l'intériorité de l'expérience vécue de la nature et l'extériorité de ce que nous en faisons en la réduisant à ses aspects quantifiables et mesurables propres à la méthode scientifique.

Le travail de mise à distance d'un événement ou de l'instant de l'étonnement tente alors de l'extérioriser en objectivant l'expérience vécue, comme pourrait être tenté de le faire une médecine trop attachée à extérioriser la maladie du sujet pour mieux la regarder « hors de lui », comme une chose en soi et définir ainsi un protocole de soins adapté à introduire dans le patient qui lui, momentanément avait disparu.

⁷ Saint Augustin, *Confessions*, traduction de Louis de Mondadon :Éd du Seuil, 1982, livre XI

L'essentiel de la nature disparaît là où le vécu subjectif donne une connaissance intérieure, immédiate et qualitative. Le danger est d'installer ses expériences comme des choses dans un espace-temps réducteur et abstrait du temps réel faussé, d'y solidifier les choses en pensant mieux les observer. Au temps réel est substitué une représentation du temps ou l'intelligence prétend saisir le mouvement en le fossilisant en un dessin immobile alors même que la réalité de la nature est mouvement et changement continu.

Nous traduisons le temps vécu dit Bergson en un espace, une représentation du temps devenu temps spatialisé « hors du temps réel »

❖ *L'étonnement dans l'instant, une histoire qui arrive dans la durée*

Le temps des mathématiques ne dure pas et ne fait que définir l'égalité et la simultanéité entre deux moments. On mesure les intervalles mais jamais on ne prendra en compte ce qu'il y a entre deux intervalles, seule la conscience peut en rendre compte car nous sommes plongés dans le temps et éprouvons la durée incompressible. Si l'on devait accélérer le monde par trois ou par dix cela ne changerait rien pour les mathématiques mais changerait tout pour une conscience. Ce que vit le sujet en conscience dans l'instant de l'étonnement entraîne une émotion, un sentiment, une idée de durée. En laissant une empreinte, l'étonnement se modifie et ne cesse de rejaillir sur le sujet dans le temps. On peut le laisser s'épanouir en soi, au dedans de soi au point qu'il imprègne l'âme toute entière. L'étonnement est une histoire qui arrive à l'âme et l'instant de l'étonnement se situe plus dans la durée que dans le temps.

❖ *Vivre l'étonnement dans la durée de l'instant*

L'étonnement chez Bergson ce n'est pas être surpris par ce à quoi on ne s'attendait pas, mais c'est être surpris par l'arrivée de ce à quoi on s'attendait. C'était écrit et ce n'était pas écrit, il y a tout un ensemble de conditions qu'on pourrait énumérer à l'infini mais qui sont toutes contractées dans un instant qui a sa propre singularité, ici et maintenant et où quelque chose de nouveau peut surgir. Le déroulement de ce cours présenté depuis plusieurs années se passe habituellement comme ceci, et ce jour là, il se passe singulièrement comme cela, avec l'étonnant non étonnement de Mélanie que cet instant singulier nous donne de vivre et d'éprouver.

En vivant l'étonnement dans la durée pure, nous sommes invités à demeurer dans le temps véritable où règne la profondeur qualitative et l'intériorité, le devenir du moi, ou tous les éléments qui forment la nouveauté sont présents en cet instant. Objet, sujet et tout ce qui s'y rapportent, s'interpénètrent et ne cessent de se déployer. Au cœur du phénomène, la nouveauté surgit et fait brèche dans l'expérience que fait le sujet; le voile se lève, l'oreille se met à entendre, l'œil à voir et la main touche l'impalpable. La scission sujet/objet est comme dépassée ou sujet et objet sont unis en un seul et même instant qui peut être intuition et chemin de connaissance, à l'image de celui qui dans la caverne de Platon s'est mis en quête de ce qui l'avait éveillé, instant créateur pour lui, évolution créatrice née d'un moment d'étonnement.

❖ *Un instant d'éternité qui en appelle à la mémoire*

Dans la durée c'est toute la personne qui se déploie en une structure complexe, (comme une comète dirait Merleau Ponty). Elle vit l'instant présent de l'étonnement mais elle est aussi mémoire et son identité s'enracine dans son passé, elle est volonté, appétit du bien et est ainsi tournée, tendue vers l'avenir ; la personne s'étire dans le temps (dans son passé présent, futur, elle se verticalise dans la durée comme dans l'éternité).

Etre surpris est une chose, être étonné en est une autre et suppose l'attention. L'attention dans la durée de l'instant de l'étonnement permet de ne pas réagir automatiquement à une perception reçue, de telle sorte que dans l'intervalle entre l'action du milieu et notre propre réaction, l'appel à la mémoire reste possible afin de répondre librement aux sollicitations du milieu, celui qui répond automatiquement aux sollicitations du milieu est pris dans l'impulsivité et n'articule pas le présent au passé et sa mémoire au présent et cesse d'être libre. N'a d'avenir pour Bergson que celui qui se donne un passé, qui prend le temps avant d'agir, sollicitant sa mémoire pour répondre au mieux dans l'avenir à ce qui s'offre à lui.

Comme l'expérience de la perception du crâne de Patrice a fait ressurgir en la mémoire celle vécue avec le corps des défunts, l'attention à la phrase d'Alexandre lui permet dans la durée de prendre corps et d'atteindre plus tard cette autre phrase oubliée de Jean-Bernard « *une enquête récente a révélé que la consultation médicale du généraliste durait en moyenne sept minutes et que le patient était toujours interrompu avant la fin de sa première phrase.* » *interrompre, interrompu*, elle se mêle au passé, vient solliciter le sujet dans l'instant et se déploie dans la durée en ouvrant sur l'avenir comme un senteur qui descend dans nos profondeurs et réveille notre souvenir.

Par la sensation, la mémoire et la volonté, nous nous étendons dans le temps. Notre volonté n'est pas hors du temps elle se trouve au devant de nous, l'éternité n'est pas hors du temps, elle est au devant de nous, elle est notre « à venir », inscrite dans le temps à sa façon. « *Plonge dans l'étonnement et la stupéfaction sans limite, ainsi tu peux être sans limites, ainsi tu peux être infiniment* » Ionesco

❖ *Vivre l'instant présent ; un plongeon ou une certaine posture pour l'ostéopathe*

La pensée de Bergson invite l'ostéopathe à s'installer dans sa perception pour rejoindre le flux continu du mouvement de tout instant, s'y laisser conduire, éprouver la durée, courant continu que l'on ne saurait remonter, fond sur lequel il est en communication avec les choses, ou l'immobilité perçue est encore mouvement

L'ostéopathe perçoit le vivant à travers ses qualités sensibles, l'intelligence cherche à en rendre compte et si l'on peut mémoriser certains changements perçus, cette vision stable d'une multiplicité d'événements n'est qu'une image, le dessin d'un état, la saisie insaisissable de la prodigalité des phénomènes perçus dans l'instant de l'étonnement.

En fait, nous percevons comme en surface des modifications qui s'accomplissent au sein du tout ; un système ouvert en interaction au sein d'une création continuée. Dans cette posture, « je » sujet de la connaissance s'identifie avec l'être à connaître, c'est ce qui se produit en art lorsque le peintre peut dire que parfois il ne sait pas ce qu'il peint et pourtant il peint, de même pour l'ostéopathe dans son expérience de perception ou de soin.

L'intelligence qui par la science nous aide à comprendre le vivant en le décomposant du dehors en pièces inertes peut conduire à une recombinaison illusoire et mécaniciste du vivant. Si nous voulons nous laisser étonner et pénétrer chez le patient de ce qui est vivant dans le vivant, il nous faut convoquer toutes nos puissances de connaissances sensibles et

intellectuelles ; l'intelligence guidera l'instinct qui sans elle ne saurait où aller, mais dans les choses, l'instinct est « chez lui » et peut devenir intuition comme dans l'art, capable de saisir leur unité intérieure.

Conclusion de la première partie

Habituellement, les objets que nous rencontrons représentent quelque chose pour nous, parfois ils présentent dans leurs formes comme du nouveau et de l'ancien, plus rarement, leur taille, leur grandeur ou leur infinie petitesse nous étonnent. Une graine minuscule devient un grand arbre, un zygote devient un homme ou une femme étonnante, un levé de soleil découvre un paysage qu'il rend sublime, une main tendue alors que nous étions dans l'épreuve ou l'indifférence des uns devant la misère des autres. Objet de l'étonnement et sujet étonné se rencontrent en un moment de l'histoire et de leur histoire passée, présente et à venir. Le temps reste un mystère, l'instant de l'étonnement se perçoit en conscience comme un moment, une durée verticale pour un sujet qui s'étend dans le temps. Temps d'arrêt où le sens est suspendu, l'objet de l'étonnement fait événement pour le sujet dans les représentations qu'il a des choses et du monde et la nouveauté de l'expérience vécue l'interroge tel Socrate dont la manière de poser les questions révélait l'ignorance de ceux qui prétendaient savoir.

II. L'étonnement est-il un chemin de connaissance pour l'ostéopathe

- ❖ *L'étonnement peut être une clé qui ouvre la porte de la connaissance qui elle, est comme un chemin.*

Entre l'étonnement et sa fécondité, entre le temps des semailles et celui de la moisson, il existe un entre-deux, une durée, un chemin parcouru par le sujet de l'étonnement. Dans une posture de repli sur soi, le sujet s'enferme sur lui-même. L'ouverture à l'étonnement est en revanche un chemin qui, d'une posture de non savoir peut mettre en marche sur la voie d'une connaissance nouvelle des choses et des personnes. A.T Still n'est peut être pas un génie même s'il est ingénieux, mais il ne cesse de s'étonner au grand livre de la nature ; homme original, curieux, pragmatique et déterminé, les expériences qu'il fait dans la culture de son temps le conduire à fonder une autre médecine qui sera un bienfait pour les hommes, Still est un pionnier.

Le jeune W.G Sutherland a 25 ans, il travaille comme contremaître dans un journal dans le Minnesota, en écoutant le fondateur lors d'une conférence auquel il a été convié par un ami, il est tellement étonné du personnage et de son discours sur l'ostéopathie qu'il décide, après réflexion de quitter son travail pour se former à cette nouvelle médecine. Jeune étudiant Sutherland fait l'expérience de mouvoir l'os temporal d'un crâne sec par la traction qu'il produit sur les membranes dures mériennes, un peu comme l'enfant fait bouger la pince découpée du crabe dormeur qu'il a dans son assiette. Conduit par cet étonnement, il va suivre ce qu'il nomma sa « folle idée », et mettre plus de 50 années à porter l'ostéopathie dans l'expérimentation et la conceptualisation du champ de la sphère crânienne.

Ce premier étonnement l'avait rendu perplexe et le travail qui suivit visait en partie à démontrer l'absurdité de cette folle idée plus que l'affirmation d'une réelle vérité. D'étonnements en étonnements, d'expériences en expériences, il proposa néanmoins un concept original dont il reste encore pour une part un mystère et de croyance.

Saluant comme de loin la promesse contenue dans cet événement premier, Sutherland n'aurait pas été au terme de sa recherche mais il en a ouvert la voie pour les ostéopathes ; une voie où connaissance sensible et connaissance intellectuelle se conjuguent et s'articulent dans une quête de vérité au service de la santé des personnes.

1. Accorder une grande attention à l'expérience de nos sens

❖ *Savoir rester où l'on est, puis nous laisser porter dans le temps de l'étonnement*

« Votre but doit être de ressentir les tissus. Qu'il s'agisse de la sensation d'un fin parchemin... ces perceptions vous disent quelque chose sur ce qui se trouve à l'intérieur des tissus(...) et peuvent servir à votre diagnostic ou à votre technique. »⁸

Avec l'expérience de la perception du crâne de Patrice, le point de départ de ce qui fut l'étonnement vint de l'attention qu'avait éveillée cette première impression de froid, de dur, et d'immobilité qui habituellement ne caractérise pas l'homme vivant.

Là où Aristote tourne les paumes de ses mains vers la terre comme pour nous indiquer le point de départ de toute connaissance, Merleau Ponty nous invite à y plonger les mains et à y rester, à nous laisser porter par ce que nous ne comprenons pas car ce que nous ne comprenons pas nous met de plain-pied dans le monde par l'expérience que nous en faisons. Ce monde échappe aux mots pour le dire, aux concepts pour le saisir ; les moments où nous ne comprenons pas ne sont pas ceux où nous comprenons le moins. Il nous faut sortir de ce face-à-face entre sujet et objet pour entrer dans la chair du monde. « *La chair désigne notre propre chair la chair des choses et surtout l'indivision de cet être que je suis et de tout le reste qui se sent en moi* »⁹. Pour lui, la chair : c'est à la fois la notre (sentie, sentant) et celle du monde (sensible et non sentant), il invite à passer de l'*ego* charnel, du *cogito* incarné à ce qu'une telle expérience nous dit du monde lui-même. La chair c'est cette étoffe commune du corps voyant (palpant) et du monde visible (palpable), pensés comme inséparable, qui naissent l'un à l'autre, l'un pour l'autre.

L'ostéopathe est invité à entrer dans la chair du monde et y rester dans un acte où il est toujours sentant senti, palpant et palpé et où les choses viennent à lui quand il les touche bien davantage qu'il croit aller vers elle. Il s'agit bien de demeurer dans l'expérience perceptible là où la volonté pourrait être tenté d'emblée de les prendre et les donner à la raison et d'en faire des objets de science ; « *la science manipule les choses et renonce à les habiter, elle s'en donne des modèles internes...pensée active, désinvoltée...parti pris de traiter tout être comme objet en général (...)* »¹⁰. L'activisme manque tout et comme dit le proverbe arabe « *l'homme pressé était déjà mort* », il regardait sans voir et touchait sans se laisser toucher, car il lui manquait la simplicité du savoir qui vient quand on se laisse aller à l'existence, ce qui va avec le fait. Il avait tout entendu sans jamais écouter.

La première étape du chemin de connaissance est peut être de ne pas enfermer dans un concept la prodigalité des phénomènes, de résister à la tentation d'ossifier le monde en lui enlevant sa chair, en l'asséchant. Habiter les phénomènes, c'est être attentif aux jaillissements, à l'émergence, à la prodigalité, à la nouveauté comme source vive. C'est le

⁸ A. Sutherland, *With thinking fingers: The story of William Garner Sutherland* : Éd Sully, 2014, P14

⁹ Le gai savoir, Raphaël Einthoven, Merleau Ponty, *l'œil et l'esprit* url : <https://www.franceculture.fr/emissions/le-gai-savoir/loeil-et-lesprit-merleau-ponty-1/2/3>, consulté le 20/06/17

¹⁰ *Ibid*

contraire d'un discours trop rapide, qui regarde au loin, se mettant à distance du monde sans jamais se laisser composer par lui en faisant silence et en lui laissant la parole. Si nous ne voulons pas nous saisir du monde et en être possesseur, alors les choses viennent vers nous car nous en faisons partie : voir, entendre, toucher le monde, l'habiter, c'est cela.

❖ Devenir une sentinelle : un « en je » pour l'ostéopathe

Nous appartenons au monde tout en ayant le moyen de le rencontrer ; cette tension n'est jamais résolu et donne accès à des choses. Présence et attention prédisposent à l'étonnement en tant que le phénomène devient événement, avant tout jugement, avant toute conceptualisation, comme un moment antéprédicatif et c'est pourquoi l'étonnement suspend le sens. Le monde sensible n'est pas une apparence réfractaire à la vérité, un obstacle épistémologique, qu'il faudrait dissoudre en le transformant en pensée.

Le monde est inséparable de l'expérience que nous en faisons. Nous l'expérimentons toujours quelque part avec notre corps et dans le temps présent, et c'est comme cela que nous pouvons le penser. Nous ne pouvons le connaître sans l'éprouver dans son épaisseur, son côté rugueux, souillé, dur, froid ou chaud, loin de l'idéalisme et de la transparence : « (...) *il faut que la pensée de science, pensée de l'objet en général, se replace dans un Ilia préalable dans le site sur le sol du monde sensible et du monde ouvert tel qu'ils sont dans notre vie pour notre corps, non pas ce corps possible mais ce corps actuel que j'appelle mien, la sentinelle qui se tient sous mes paroles et sous mes actes(...)* »¹¹

On entend « senti » dans sentinelle, sentir en allemand, « fühlen », renvoie au toucher. L'ostéopathe devenu sentinelle sur le qui-vive est dans l'univers de la cinesthésie : le dur et le mou, le chaud et le froid, le sec et l'humide, le mouvement, le repos, les parfums, les couleurs et les sons se répondent. Le monde est rendu à sa merveille native, on éprouve le mélange et la coprésence, le monde parle et nous voyons, nous entendons et nous touchons. Le corps est à la fois visible et voyant, sentant et sensible, transcende le monde lorsqu'il voit, nous plongeant alors dans la réversibilité. L'émergence du sens se fait dans une existence incarnée, on passe par soi pour rencontrer le monde et on s'y distingue en s'immergeant à l'intérieur. « *Dans un forêt j'ai senti à plusieurs reprises que ce n'était pas moi qui regardait la forêt, j'ai senti certains jours que c'étaient les arbres qui me regardaient (...)* »¹²

John Keats parle de l'étonnement comme posture contemplative : on ne saisit pas ce qu'est le monde mais c'est le monde qui nous saisit.

Devenir sentinelle, c'est se laisser saisir par le monde.

❖ *Les mains qui voient*

Pour Merleau Ponty, la vision (ce que nous pourrions traduire par la palpation perception) délivre « un savoir complet et un savoir autonome », elle est une modalité du toucher, du contact, le sens qui nous rapproche le plus du réel. Elle ne met pas le monde à distance à partir du moment où j'assume mon appartenance au monde. La vision se fait de l'intérieur du monde et non de la retraite d'un esprit dégagé objectif et abstrait pour qui le monde n'est qu'un spectacle. « *Quand je touche une pierre, mes doigts explorateurs se*

¹¹ *Ibid*

¹² *Ibid*

laissent facilement conduire par là, par la mélodie tactile du grain de la pierre »¹³, quand je touche le crâne de Patrice, mes doigts explorateurs se laissent guider, le long de son front et je perçois soudain cette fraîcheur de vivre qui vient à ma rencontre. Avoir un rapport lyrique au monde, se saisir par immersion et non par cessation comme Descartes ; cette entreprise impose le deuil d'une certaine clarté.

« Voir une chose c'est comprendre le chemin qui nous reste pour l'atteindre ».¹⁴

À partir de cette expérience première qu'il pense, l'homme établit un premier rapport entre l'événement étonnant perçu et les expériences passées contenues dans sa mémoire. Il établit ensuite un rapport entre le signifiant et le signifié de l'événement bien qu'il lui échappe en partie. Puissances sensibles, volonté et raison raisonnante se conjuguent pour tenter d'en dégager ce qui est déjà possible mais aussi de mettre en œuvre le travail qui reste à accomplir. La volonté, appétit du bien, présente à l'intelligence (Intel ligence : « qui lit à l'intérieur »), le plat (ou phantasme) que les puissances de connaissances sensibles (où s'associent senti, ressenti, mémoire et imagination), lui ont préparé.

2. À partir de l'expérience de nos sens se forme la connaissance quotidienne

❖ Comme à la racine de toute connaissance

Toute personne, pour vivre la vie ordinaire, possède déjà des milliers de connaissances diverses et indispensables. Cette connaissance centrée sur un réel immédiat et quotidien forme comme une base de savoir sur lequel se fondent les savoirs particuliers tels ceux de la science ou de la philosophie.

Les données du monde sont d'abord éprouvées dans son unité comme un tout perçu. Le nourrisson puis l'enfant s'éveille à travers la perception qu'il fait des choses, il entend une voix, est touché, perçoit des formes, des couleurs, des saveurs et des odeurs. Dans cette expérience unifiée et primordiale qui lui est donnée, il distinguera progressivement des données plus spécifiques à partir desquelles il pourra lire progressivement des contenus intelligibles et en déchiffrer leur contenu symbolique (significations du langage, des gestes ou des attitudes). En liant les idées entre elles, il formera ses concepts et sa conception du monde, en rapport au monde tel qu'il le voit et qu'il se voit. La connaissance quotidienne est ainsi comme la racine de toute connaissance et elle est aussi son terme et son but.

❖ Elargir l'espace de sa tente : entrer dans le monde de Claire

Si l'enfant connaît ce qui lui est immédiatement proche, pour devenir adulte. Il ne cesse d'élargir « son monde » et le monde l'élargit par des contacts nouveaux, il ne cesse alors se déployer et de se replier à travers de nouvelles expériences en se laissant investir par ce monde qui se découvre et qu'il découvre. Connaître, c'est naître avec les choses, c'est un chemin qui se parcourt dans le temps, il s'agit de germer puis de fleurir avec les choses du monde. C'est aussi se découvrir comme une personne capable d'une certaine familiarité avec les choses du monde. L'adulte a grandi mais les processus de la connaissance demeurent

¹³ *Ibid*

¹⁴ *ibid*

et celui qui devient ostéopathe le devient en de nouvelles opérations qui lui rendent l'être humain familier sous un certain rapport.

Si le point de départ de l'étonnement avec Claire était au demeurant confus et incompréhensible, les séances suivantes permirent de mieux la connaître et d'avoir un éclairage progressif sur le contenu obscur de ce corps mystérieux qui semblait éclater. Son mari vivait une double épreuve professionnelle et de santé, et elle venait de perdre dans le même temps deux personnes très proches affectivement et qui avaient beaucoup comptées pour elle. On suspectait enfin pour l'un de ses enfants une maladie orpheline et le diagnostic était en cours. La palpation ne ressemblait en rien à celle d'un fin parchemin ou d'un tissu souple et mobile mais donnait plutôt une impression de rigidité. Je sentais à la palpation une résistance semblable à la corde trop tendue d'un instrument à vent. Ce corps social et familial auquel elle s'identifiait commençait à craqueler et à se rompre comme l'étaient ses liens avec ses êtres chers, qui étaient aussi son sang, sa chair, une partie de sa famille qu'elle aimait. Sous le poids de l'épreuve, elle semblait se fissurer de l'intérieur comme habitée par une charge émotionnelle qu'elle ne pouvait plus contenir. Que faire face à ces eaux tumultueuses ? Quels paliers de décompression respecter pour remonter en surface alors qu'elle s'asphyxie, plongée par ces événements dans les profondeurs de la nuit ? Est-il possible de raisonner encore quand l'angoisse nous aveugle ? Ce que l'œil, ne voyait pas, la main pouvait l'approcher. On percevait dans son corps comme les répliques d'un séisme, corps miné et traversé par toutes ces ondes de choc. L'épreuve de son mari et de ses proches était devenu sienne.

L'étonnant qui apparaissait dans l'instant de sa parole comme un tout perçu, unifié et obscur, dévoilait son contenu et ses significations par de nouvelles opérations de connaissances. La distinction entre sensible et intelligible était seconde au profit de son unité primordiale, la connaissance comme prise de contact était d'abord l'intégration à un monde, à son monde, à ce qui se produisait aussi dans l'étonnement. Secondairement le questionnement produit suscitait une quête pour comprendre, intelliger, « lire à l'intérieur » du contenu de l'étonnement.

❖ *Sur le chemin d'une connaissance relative*

A partir de cette unité primordiale, le sujet de l'étonnement pose pour son compte un acte rationnel ou le connaissant et le connu se retrouvent distincts, l'objet de l'étonnement opère en lui et le sujet opère sur lui un travail ou apparaissent et se dégagent déjà de multiples significations qui sont aussi fonctions de ses propres représentations et de ses propres puissances cognitives (sensibilité, mémoire, imagination, intelligence). Il se produit une maïeutique à partir de l'étonnement qui le met au travail et d'où se dégage à la fois quelque chose de très commun, propre à la connaissance quotidienne et qui peut être universellement partagé (une femme debout parle, elle n'est pas en forme, elle a un problème) et quelque chose de très spécifique qui est communiqué dans une relation particulière et unique. Le praticien ostéopathe opère donc un travail qui dégage à la fois des connaissances communes et des connaissances plus distinctes, fonctions de ses puissances, de son expérience et de sa compétence.

Un contenant visible pour un contenu qui échappe et qui étonne. « *Le connu se donne tout proche, il est accessible à qui l'accueille, mais en même temps il échappe toujours et, en ce lointain appelle éveil l'acte de la connaissance* »¹⁵. Ce lointain appel est ce qui fait

¹⁵ A. Chapelle, *Histoire de la philosophie contemporaine*, Husserl et Heidegger, Namur 1983_1984 pp 63 cité par B.Pottier.sj, *Epistemologie*, I.E.T Bruxelles 1999-2000 polycopié *La connaissance quotidienne* P9-14 et dont le cours a inspiré ce chapitre.

étonnement, le fait mystérieux de l'étonnement ; les choses sont livrés à la connaissance universelle de tous mais la singularité du connaissant se marque dans la manière dont il est étonné et chemine pour comprendre, comme le rapport que nous tentons d'établir entre Claire et son vécu, son récit, entre le visible et l'invisible, l'entendu et le palpé.

La volonté est appétit du bien et celle du praticien veut le bien du patient, elle accompagne et motive sa raison qui, elle travaille et cherche à comprendre et fait connaître en mettant en lumière ce qui est obscur. Là où l'animal soumis à l'instinct est surpris, l'homme est étonné et cherche à comprendre. La raison se met ainsi à partir de l'expérience sensible comme à l'écoute de l'étonnement sous l'action de la volonté.

Ami, médecin, ostéopathe poseront un regard différent sur Claire, Patrice, Alexandre ou Mélanie et se laisseront affecter de manière singulière. « *L'homme qui cherche à connaître est toujours vieux d'une histoire* »¹⁶. L'homme garde en mémoire les savoirs anciens, il apprend, il oublie, il se souvient et se ressouvient de la parole de Jean-Bernard et selon son histoire, le donné de l'étonnement peut ressurgir, reprendre corps et s'orienter différemment.

Paradoxalement, le « je » que nous sommes est toujours médiatisé par ceux qui ont connus avant nous et tous les objets que nous avons connus. Ce que nous connaissons ici et maintenant et la manière dont nous le connaissons est toujours quelque chose de très personnel, aussi si notre geste thérapeutique est fonction de la singularité avec laquelle nous connaissons, nous comprenons mieux aussi combien d'un praticien à l'autre les moyens mis en œuvre pour le traitement différeront. Comprendre la parole de Claire, interpréter la perception du crâne de Patrice ou la réaction de Mélanie sera toujours médiatisé par nos propres représentations et toute la trame vivante et mouvante de ce qui nous constitue, aussi dire « je connais » me convoque mais convoque aussi le monde avant moi et avec moi.

❖ *Aller d'étonnement en étonnement*

Au cours d'un étonnement, dans le contact avec le réel sensible et intelligible (le phénomène) où s'unifient et se distinguent sujet et objet (patient/praticien), surgit peu à peu l'acte de connaissance. L'étonnement vécu avec Claire est un acte de connaissance auquel en feront suite beaucoup d'autres, cette succession est continuité et intégration et ce qui est assimilé demeure comme le principe d'une connaissance nouvelle toujours possible ; c'est ainsi que l'on peut aller d'étonnement en étonnement, car un étonnement peut en cacher un autre.

En partant d'une connaissance confuse on va vers une connaissance plus distincte, ce chemin de connaissance est une œuvre à réaliser pour le sujet de l'étonnement, une tâche à accomplir qu'il faut prendre en main, façonner et qui demande lutte et résistance pour vaincre sa propre ignorance. La phrase de Claire, son corps, cet autre corps dont elle parle pose des questions, patient et praticien s'interrogent et se répondent réciproquement et passent de la puissance à l'acte de connaître. De la perception, du toucher diagnostic et de l'écoute du sujet jaillissent la connaissance sensible et intellectuelle qui sont vies ; leurs mouvements, leurs dynamiques se répondent et s'enracinent entre autre dans cette activité de découverte qui peut être née de l'étonnement des choses.

L'objet de l'intelligence est le vrai et celui qui y accède entre dans la vérité car le monde n'est pas fait n'importe comment de n'importe quoi. Le goût du vrai réjouit le praticien, il lui donne de l'élan vers l'immensité des horizons, il s'y dépasse : se connaître et connaître autrui pour mieux le soigner, trouver le geste, la parole et l'équation juste qui permettra au patient de passer de la puissance à l'acte de guérir réjouit l'un et l'autre.

¹⁶ *ibid*

« Nous éveillons au monde et aux autres, entre étonnement et compréhension, émerveillement et terreur, apprentissage et invention, découvrant la réalité et explorant l'imaginaire. »¹⁷

❖ *Le terme de la connaissance*

Le phénomène de l'étonnement dans son contenant et son contenu est à la fois sensible et intelligible. Il se déploie dans la durée, et ne se réduit pas à des processus physico-chimiques. Nous avons vu que l'on pouvait le penser du côté de l'être, du côté de ce qui est ou bien de ce qui change ou encore de ce qui devient. Les choses ne sont pas absurdes et l'intelligence peut les connaître. Il y a donc un processus à partir du phénomène qui peut les rejoindre. L'expérience qui est d'abord matériellement sensible nous met en contact avec les choses et le toucher, en ostéopathie y tient une place prépondérante car il est sens de la certitude. Le « *Moi-peau* »¹⁸ recouvre tout le corps et voir, écouter, goûter supposent toujours un certain toucher. S'il nous est impossible d'arrêter le flux continu et changeant de ce qui constitue le phénomène de la perception, il est cependant possible de le penser.

L'ostéopathe n'est jamais en contact avec une personne, mais cette personne là en l'occurrence Claire qui se meut habituellement dans le singulier. Il sait bien que c'est une femme, mère, vivante et rationnelle mais il va vite du commun au propre afin de comprendre le singulier qui lui échappe à l'universel. Fondée sur l'expérience sensible, la connaissance dans l'intelligence est commune (une femme, un corps, vivant) et le sujet là connaissant, dans son chemin, va du commun au propre jusqu'au singulier, il va du plus universel au moins universel. Le terme de la connaissance s'arrête au singulier qu'elle ne connaît pas en tant que tel car il n'y a pas de concept du singulier, il n'est connu par l'intelligence que dans la lumière de l'universel. Connaître par les seules forces de l'intelligence, c'est connaître le singulier par l'universel, ce que fait, entre autre, la philosophie.

Au départ de l'étonnement, l'intelligence qui travaille commence par une connaissance confuse. À partir de la connaissance sensible, l'intelligibilité de la chose est comme saisie, dégagée par l'intelligence qui en produit le concept qui lui, tend vers la distinction, la définition, l'universalisation (notion d'homme, de femme, de corps tendu ou relâché, de passé ou de présent). Le confus est certain en tant qu'il vient de l'expérience sensible. Le sens ne se trompe pas sur son objet propre en tant qu'il est directement en contact avec le réel, « ce quelque chose qui résiste ». Aussi, le point de départ et cela est fondamental est comme ancré dans la réalité, issu de notre expérience.

Plus la chose est connue par ses causes, plus la connaissance est certaine et se perfectionne. Cependant, la connaissance parfaite de toute chose par toutes les causes est inatteignable pour une intelligence humaine. Aussi même imparfaite, elle peut être certaine « ce n'est pas parce que je ne connais pas tout que je ne connais rien », je connais « un peu », il y a donc un passage par le travail de la raison mais aussi un passage par la maturité de l'intelligence. Nous comprenons donc et de mieux en mieux, l'intelligence peu mûrir dans le travail qui suit ses étonnements.

La faculté de connaissance sensible ne procède pas par le mode discursif, en discutant ou en s'acquérant de chacune des circonstances, son jugement est immédiat là où la raison

¹⁷ J.C. Ameisen, *Quand l'art rencontre la science* 2007

url : http://dicocitations.lemonde.fr/auteur/9386/Jean_Claude_Ameisen.php

¹⁸ D.Anzieu, *le Moi-Peau*, Éd : Dunod, 1997

passé en revue toutes les difficultés face à une situation particulière, une réflexion diagnostic ou thérapeutique.

L'étonnement est une invitation à quitter son propre référencement, à se laisser ajuster par ce qui nous étonne. Sutherland est étonné par ce qui lui échappe tout en ayant la conviction de la grandeur de la chose qui pourtant le laisse perplexe. Il va accepter, non sans résistances, de parcourir le long et laborieux chemin de la recherche et de l'expérimentation. L'étonnement peut ainsi emmener beaucoup plus loin celui qui se laisse toucher et travailler de l'intérieur sans trop savoir où tout cela le mène mais en cherchant à savoir. Il ne s'agit plus d'un rapport utilitaire ou mercantile aux choses mais il s'agit de se laisser guider, à partir des questions que l'étonnement soulève. L'« en je » pour Sutherland comme pour Still, au delà du savoir est au fond le développement d'une médecine qui pourrait être un bien fait pour la santé des hommes. A leur suite, chaque ostéopathe de par son étonnement peut se laisser conduire et instruire par les choses du monde et continuer ainsi le chemin tracé par les deux précurseurs et ceux qui les suivirent.

Chacun avec sa sensibilité, son imagination, ses connaissances acquises, son intelligence et sa volonté peut de manière unique se laisser étonner différemment. Il peut s'incliner en quelque sorte avant de se mettre en marche vers ces chemins obscurs ou baignés de lumière, attiré par le vrai et le bien ou déconcerté par la violence, la maladie, la souffrance et la mort.

Ce n'est que rétrospectivement que l'on peut déterminer quel avait été le moment le plus déterminant lors d'un événement, il en est de même dans l'étonnement, c'est souvent après que l'on comprend combien certaines causes en ont été déterminantes et c'est seulement au terme du chemin qu'il nous fait parcourir, que l'on peut en juger le fruit et ses conséquences.

3. Nous sommes des hiboux

❖ L'homme est étonnant et l'homme s'étonne :

Pour tenter d'éclairer la partie cachée du monde, les grecs se servent de la mythologie, puis par la philosophie progressent par les seules forces de l'intelligence à partir de l'expérience commune et de la dialectique. Plus tard, là où les rationalistes en viennent à perdre le sens du monde, les idéalistes le font disparaître, reste la science qui se voulant de plus en plus objectivante le réduit en quantité, voulant ainsi le saisir alors qu'il a déjà en partie disparu. Quand notre intelligence divise les choses et les démonte pour les remonter et s'en servir, elle transforme en fabrication ce qui est création et l'ostéopathie qui se laisse enfermer dans un tel processus peut en venir à ne plus voir en l'homme qu'une mécanique à ajuster.

L'ostéopathe qui suit sa quête, mène son enquête minutieusement, tel Hercule Poirot, avec toute la richesse et les limites de ses puissances cognitives. L'art a cette capacité de dévoiler le réel autrement et de donner accès à l'unité des choses, à leur singularité, leur concordance. Les artistes nous éveillent et nous ouvrent au monde autrement et nous guident aussi à petits pas d'étonnements et de connaissances.

❖ L'homme est à la fois diurne et nocturne

Face à un étonnement, on peut avoir un double comportement de la raison. Si elle commande et travaille, la volonté la rejoint et la raison devient appétit rationnel. Comparer et déduire est le propre de la raison mais dans l'étonnement, le trop plein de lumière ou d'obscurité, aveugle l'intelligence et la raison qui pourtant ne peut palper se met à tâtonner, elle cherche alors à faire connaître et c'est ainsi qu'elle ouvre un chemin.

Le réel est voilé, Husserl, père de la phénoménologie dit que l'objet est toujours voilé et ne se donne que partiellement. Lorsque les choses nous pénètrent et que nous les pénétrons, nous arrivons comme à un seuil, un insaisissable. À partir du donné de l'expérience, la source ultime de l'objet de l'étonnement nous échappe, il y a comme une intuition de la source et échappement bien que par la connaissance, de l'effet aux causes nous y remontons.

❖ *Descendre de son perchoir ou perdre sa capacité de connaître*

Dans une posture de savoir et de spécialiste, le danger pour l'homme est de toujours ramener à sa spécialité la perception du monde, l'univers y est comme reployé sur lui-même et peut devenir pouvoir sur autrui et sur le monde. Savoir et pouvoir conduisent alors à déshabiter le monde, l'homme perd sa capacité de se renouveler, il ne sait plus connaître et devenir familier avec le réel. Il devient aveugle, en croyant voir le monde, il ne voit que son monde.

Le travail inauguré par l'étonnement invite au dépassement de soi-même et bien qu'il procure souvent élan et joie, il peut être vécu comme douloureux, une sorte de mort à soi-même, à certaines certitudes ou croyances. Les paroles d'Alexandre et de Jean-Bernard interrogent et invitent à une relecture de notre comportement de praticien dans l'écoute de toute la personne qu'est notre patient. Elles incitent à respecter les propres dynamismes tissulaires et psychologiques. Plutôt que de fuir dans un consensus collectif sécurisant, nous sommes peut-être personnellement invités, par leurs paroles et peut-être aussi par Socrate, à chercher et aimer dans ce qui se dévoile, ce qui est vrai, qui parle et qui nous parle.

Écouter Claire, Mélanie, Alexandre ou Jean-Bernard, « *écouter ce qui parle revient à être attentif à ce qui se dit dans la chair affectée, se tenir à cet endroit sans se satisfaire d'y être et sans curiosité, en consentant à la sobriété et au silence de la rencontre, tel est le véritable point d'ancrage de la véritable écoute, l'acte humain par excellence, une écoute détachée de sa propre expérience : on ne conduit pas les autres par son propre chemin.* »¹⁹

❖ *S'envoler au crépuscule, les mains vides*

Que l'objet soit voilé ou que nous soyons aveugles ou aveuglés, l'étonnement tel le crépuscule, invite l'ostéopathe à l'envol, les mains vides. « *Nul ne possède rien. Pour posséder quelque chose, il est nécessaire de le mettre à nu, de s'emparer de son centre et d'avoir un espace où le protéger. Pour posséder une rose, nul ne peut la dévêtir de ses pétales et retenir son arôme. Les mains de l'homme sont toujours des mains vides. Peut-être notre exercice fondamental consiste-t-il à écrire avec les mains vides.* »²⁰ avec un certain ascétisme du moi : « *Il ne faut pas voir la réalité tel que je suis(...) combattre tout ce qui de nous, investit le réel qu'il s'agit de connaître* »²¹

¹⁹ D. Vasse, *La vie et les vivants*, conversations avec Françoise Muckensturm : Éd seuil 2001, P 13

²⁰ R. Juarroz, dixième poésie verticale, Ed : J.Corty, 2012

url : <https://www.babelio.com/auteur/Roberto-Juarroz/8994/citations>

²¹ Citations de Paul Eluard : <http://citation-celebre.leparisien.fr/citations/16610>

❖ Apprendre à mettre relativement le je « hors sujet » pour découvrir le « tu »

Lorsque l'on se promène dans les bois du parc du couvent de la Tourette, on peut rencontrer une chouette sculptée sur son perchoir avec en dessous l'inscription « *la chouette de Minerve s'envole au crépuscule* ». Ce qui est étonnant, c'est qu'elle est bien là mais ce qui l'est encore plus, si l'on a la patience d'attendre le crépuscule, c'est qu'à un moment, effectivement, elle disparaît.

Le praticien ostéopathe est donc invité également à quitter son perchoir, les mains vides, ouvertes, éveillé par la nuit de l'obscur étonnement. Ce détachement, qu'il soit celui de Husserl, de maître Eckhart ou même du patriarche Abraham à Ur en Chaldée²², l'invite à quitter son pays, son familial, le mettre entre parenthèses pour un moment en acceptant l'épreuve de la conversion. Comme Still qui aimait se comparer à Colomb dans son appétit de découverte, un chemin est ouvert, une source muette, un quelque chose de vertical et indicible, une connaissance silencieuse qui peut ressembler à un état modifié de conscience et où le monde semble transfiguré, étonnant. Ce qui faisait dire à Rolling Becker qu'il avait parfois l'impression dans sa pratique de passer d'un monde profane à un monde sacré. Husserl parle de la voie du sens du sens « *la voie du sens des mots est toujours réversible mais la voie du sens du sens jamais* », une voie qui nous mène à la lumineuse ignorance où l'homme, humblement, sort des ténèbres pour aller vers plus de lumière.

❖ *L'homme est faillible, il peut se tromper ou être trompé*

On peut s'étonner ou ne pas s'étonner à vrai comme à faux. Pensons à la réaction de Mélanie « *tout cela n'était donc qu'une illusion !* ». La vie de la raison est marquée par la fragilité. L'ignorance est un tissu d'erreurs tenaces et solidaires. De plus il est habituel d'oublier, d'être impatient, distrait, inattentif, ailleurs. La vie de notre raison est marquée par cette obscurité et ce qui est vrai dans l'ostéopathie se mélange aussi dans un tissu de croyances et de suppositions.

L'erreur est liée à la liberté compte tenu de ce que la connaissance est commune et sociale. Celui qui se trompe n'a pas voulu nécessairement commettre une faute mais au travers de médiations diverses, dans ce qu'il a reçu, ajouté et transmis, l'erreur s'est installée et pérennisée. On se trompe ou on est trompé, voire tout le monde se trompe parfois et on peut vouloir tromper. On a en quelque sorte manqué le réel « *l'accomplissement de la connaissance est marqué par la double précarité de l'homme faillible et de l'homme fautif* »²³. Aucune erreur dit Bachelard ne mérite l'anathème, l'illusion est plutôt de penser qu'il faut se passer d'illusions pour commencer à penser « *Ah ! Regrette-t-il, comme les philosophes s'instruiraient, s'ils consentaient à lire les poètes !* »²⁴.

²² Abraham (Ur en Chaldée) : bible de Jérusalem genèse 12,1

²³ Paul Ricoeur « finitude et culpabilité » cité par B.Pottier.sj, *Epistémologie*, I.E.T Bruxelles 1999-2000 polycopié *La connaissance quotidienne*, P15

²⁴ Gaston Bachelard *le dormeur éveillé*,

url : <https://www.youtube.com/watch?v=k1ILQYYmBfs>, consulté le 03/06/17

❖ *Convoquer les poètes et devenir des dormeurs éveillés, ostéopathes diurnes et nocturnes à la fois.*

Congédier le songe comme Descartes au profit de la seule connaissance claire et distincte revient à manquer le réel. Gaston Bachelard cherche à comprendre la fondation imaginaire de toute réalité. L'eau, l'instant, l'espace, la poésie et le feu n'ont pas moins d'intérêt que la mécanique ondulatoire, le rationalisme appliqué, ou la valeur inductive de la relativité, puisqu'ils en livrent en quelque sorte la préhistoire. Pour bien connaître la nature, il faut l'avoir admirée. C'est alors, estime-t-il, qu'on peut avoir la patience d'en découvrir les secrets. Il nous propose la rêverie comme juste milieu du savoir humain, qui menace, à chaque instant, de s'évaporer en rêve, ou de se condenser en savoir objectif, mais qui révèle à la fois le monde tel qu'on l'imagine et les mécanismes qui nous font l'imaginer ainsi. Ce qui entrave la connaissance est aussi ce qui la rend possible.

L'ostéopathe rejoint le poète quand il éprouve dynamiquement l'intensité du monde, ses mélanges, ses silences, ses entrechoquements. Là où la science cherche des preuves, il cherche d'abord à éprouver le réel d'en bas par la perception et lorsque l'étonnement le porte tout entier vers le haut, il laisse alors ruminer en lui son image. À l'intérieur de sa conscience et de sa rêverie, il prend le temps d'exister au sein des incertitudes, des mystères et des doutes. Puis la connaissance se forme en détruisant les obstacles qu'elle a parfois elle-même instituée : opinions, croyances, illusions. Sur son chemin elle examine avec douceur les divagations dont il faudrait se défaire pour accéder à un savoir certain à travers des tissus d'ignorances. Le rêveur, que Bachelard appelle « dormeur éveillé »²⁵, devient ainsi la figure, par excellence, de l'homme total, diurne et nocturne à la fois, celui par qui la science trouve peut-être le chemin des cœurs.

L'ostéopathe devenu dormeur éveillé croit à la clarté de l'homme nocturne et au *cogito* de l'homme diurne. Il conjugue et convoque toutes ses puissances sensibles et intellectuelles : sens, mémoire, imagination, raison raisonnée et volonté libre qui se conjuguent dans leurs dynamiques réciproques pour tenter de lui faire rencontrer le vrai, le juste et le beau. Robert Davreu cite Joseph Severn dernier compagnon du poète John Keats. Il remarque son hyper réceptivité, sa sensibilité frémissante, cette imagination vive, cette aptitude à l'identification de tout, avec tout ce qui se présentait à lui et qui faisait comme vibrer sa nature : « Rien ne semblait lui échapper, ni le chant d'un oiseau, ni la réponse en sourdine d'un sous bois ou de la haie, ni le bruissement de quelque animal, ni les variations des lumières vertes et brunes et des ombres furtives, ni les mouvements du vent, ni l'animalité furtive sous le déguisement d'humanité chez nombre de vagabonds, ni même les chapeaux, les vêtements, les souliers, partout ou ceux-ci véhiculaient la moindre indication quant à la personnalité du porteur. »²⁶

❖ *L'ostéopathe à l'école de John Keats (d'après Davreu)*

Sa maîtrise est tout le contraire d'une domination technique en même temps que d'une affirmation de soi comme sujet. Elle consiste bien plutôt à s'effacer soi-même pour se faire le médium de plus en plus souple et précis, de plus en plus vibrant de ce qui vous entoure. Dans

²⁵ *ibid*

²⁶ J. Keats, *Seul dans la splendeur*, traduit par R. Davreu : Éd Bilingue, 2009, P7

la lettre à Reynolds du 19 février 1818 il écrit « *nous devrions plutôt être la fleur que l'abeille ; car c'est une idée fausse que l'on gagne plus à recevoir qu'à donner (...) ouvrons nos pétales comme une fleur, soyons passifs et réceptifs (...)* »

Keats a conscience de ses limites, de son insuffisance ontologique. Sa sensualité ne va pas à l'encontre de son intellectualité. Il veut sauver à la fois le sens et le non sens du sensible, la lumière et l'obscurité. Il a eu le rare courage de pratiquer sans faille ce qu'il nomma lui-même « *capacité négative : la faculté chez un homme de savoir exister au sein des incertitudes, des mystères, des doutes, sans vouloir d'irritante façon rejoindre à tout prix le terrain des faits et de la raison (...) il comprit, face à l'illusion scientifique, qu'il n'y avait pas d'intelligibilité sans mystère, de sens sans non sens, ni de vérité sans beauté (...)* »²⁷.

Hiboux de l'ostéopathie ou chouette de Minerve, Keats nous invite à une célébration du sensible, à nous rendre apte à l'écoute par un certain effacement qui ne va pas sans rejoindre Husserl avec la réduction phénoménologique. Bachelard, dormeur éveillé ou encore Maître Eckart dans son traité du détachement invitent s'installer dans la durée à l'instar de Bergson. S'offrir à l'étonnement plutôt que vouloir s'en saisir précipitamment, le prendre ou le « com »prendre, en sauver le sens et le non sens, le mystère et l'intelligibilité, la lumière et l'obscurité qui sont autant l'un que l'autre, chemin de connaissance.

Vouloir installer l'ostéopathie dans le paradigme de la science plutôt que d'assumer celui d'un clair obscur qui serait son milieu naturel ; vouloir l'aseptiser de ses microbes et de ses bactéries ; en faire une science exacte, une mécanique recomposée, un sujet clair et distinct que l'on pourrait ajuster à sa guise comme une machine ; revient à la réduire au point qu'elle disparaisse, vidée de ses fondements sans patients et sans praticiens.

❖ *En finir avec l'étonnement*

Giacometti, sculpteur, n'a jamais commencé la sculpture dont la pratique chez lui, est pourtant née d'un étonnement : « *Je me rappelle ce jour de 1945, les personnes qui étaient assises à côté, c'était comme si je les voyais pour la première fois, comme si je voyais le monde extérieur sans un écran qui existait jusqu'à ce moment là, et c'est à partir de ce moment là que j'avais le besoin de me rendre compte de ce que je vois et donc de faire la peinture et la sculpture que je fais et en même temps je sais que ça ne peut être qu'un échec, mais c'est à travers l'échec même que l'on peut s'approcher un peu, au fond je ne travaille que pour moi pour savoir ce que je vois(...). Si je fais de la sculpture c'est pour en finir, la sculpture, je ne l'ai jamais commencée(...). ce à quoi peut correspondre la sculpture aujourd'hui je n'en sais encore rien, au fond je sais vaguement ce que je voudrais arriver à faire et en même temps j'y vais, sans réfléchir.* »²⁸

Faire de l'ostéopathie pour en finir avec l'ostéopathie où diagnostic et traitement sont sans fin. Avec le patient, on n'en a jamais terminé et on n'arrive jamais au bout d'un traitement. On n'a jamais fait le tour de ce qui nous étonne, de Claire, de son histoire et de la cause de la cause. Cependant ce détour nous invite à continuer à creuser tel le grand père de Sutherland qui cherchait un trésor. De là d'ailleurs vient la devise de son petit fils qui cherchant à comprendre le fonctionnement du crâne et disait à ses élèves : « dig on » (creuse).

²⁷ *Ibid*, pp 17-19

²⁸ *Ibid*, Robert Davreu citant Joseph Severn dernier compagnon de John Keats

Giacometti ne fait que commencer car la réalité est comme cachée sous des rideaux que l'on enlève peu à peu, comme un oignon que l'on épluche. Ce qui ne va pas sans nous rappeler la queue de l'écureuil si chère aux ostéopathes. Il abandonne le plus souvent son œuvre à mi ou quart ou millième de chemin pour n'importe quel motif extérieur et ce qui peut paraître une chose finie au spectateur de son œuvre ne l'est certainement pas pour lui, comme le patient qui dit au praticien que tout va bien alors même que nous pourrions sans fin continuer son traitement.

Conclusion de la deuxième partie

Le moment d'étonnement vécu avec Claire n'était certes pas le terme de son traitement mais inaugurerait plutôt un cheminement thérapeutique qui prit d'ailleurs plusieurs mois. Au cours d'une de nos dernières rencontres, alors que je lui demandais comment elle se sentait, elle répondit « *calme, je sens mon corps devenu calme maintenant* ». Les eaux tumultueuses étaient redevenues dormantes, propre à la méditation du dormeur éveillé de Bachelard.

Avait-elle pu s'exprimer jusqu'au bout de son discours tel que le suggérait Jean-Bernard ? Avions-nous été attentif à ne pas interrompre les déroulements tissulaires comme nous l'invitait la parole d'Alexandre ? N'avions-nous pas comme Mélanie refusé de nous laisser encore étonner au long de ce chemin ? N'y-avait plus rien d'étonnant ou rien qui nous étonne comme ces eaux devenues calmes maintenant ? Et lorsque qu'un crâne est dur, sec et froid, combien de temps faut-il attendre et espérer qu'un peu de vie se mette à circuler comme pour celui de Patrice ?

« *Pour moi, dit Giacometti, ce ne sont que des esquisses et des essais, puisque je ne comprends rien, il faut avancer et j'ai plus qu'envie de travailler, tout ça n'est qu'un tâtonnement à côté de la sculpture* »²⁹. Oui, tout ça n'est qu'un tâtonnement à côté de l'ostéopathie. La chouette de Minerve revient sur son perchoir, elle veille et elle attend le crépuscule d'un nouvel étonnement, nous sommes des hiboux, certes mais le sachant, volons !

²⁹ Giacometti Alberto « Un homme parmi les hommes » Part 1/ 6 arts et cultures :
url : <https://youtu.be/O86fE3JOEBQ> consulté le 2/06/17

Conclusion Générale

Pour ouvrir son cœur et son intelligence, l'ostéopathe, sujet de l'étonnement, doit traverser un labyrinthe de questions et de résistances. Il s'interroge, s'étonne, résiste et se scandalise parfois. Là où Mélanie est passée à-côté, passerons-nous à-côté de ce qui peut nous étonner ? Entendrons-nous le cri de Claire, la parole d'Alexandre ou celle de Jean-Bernard ?

Nous laisserons-nous toucher en touchant le crâne de Patrice ? Le temps est-il compté au point de ne point avoir le temps d'écouter une parole ou d'attendre la fin d'un déroulement tissulaire ?

L'oreille est le sens du temps là où l'œil est celui de l'espace, entendre ce cri ou cette parole est un appel à regarder là où on ne voit pas, à entendre ce qui ne s'entend pas, à tâtonner avec incertitude. L'ostéopathe étonné avance en tâtonnant, conduit par sa main comme l'aveugle par sa canne, sur un chemin de connaissance dont il ignore le terme. Avec sa main qui palpe comme celle qui palpe le crâne de Patrice, il est conduit dans ses perceptions par la fraîcheur de ce qui est vivant dans le vivant et qui lui donne vie.

Ce cri ou cette parole nous invite à nous quitter nous même, jouer notre vie, ouvrir nos mains, toucher et nous laisser toucher, oser mettre les mains dans le côté blessé de Claire, voir ses larmes couler, son corps se détendre et l'entendre dire un jour ; « je sens mon corps devenu calme maintenant ». Eaux dormantes, nous pouvons nous aussi nous reposer comme des dormeurs éveillés avec la chouette de Minerve.



Bibliographie

- A. Chapelle, *Histoire de la philosophie contemporaine*, Husserl et Heidegger, Namur 1983-1984
- Saint Thomas d'Aquin, *Somme Théologique*, Éd : du Cerf, Tome II, question 41, 1984
- Saint Augustin, *Confessions*, traduction de Louis de Mondadon, livre XI, Éd : du Seuil, 1982, Bible de Jérusalem, Éd Cerf, 2016
- D.Anzieu, *le Moi-Peau*, Éd : Dunod, 1997
- J.M. Gueullette, *Andrew Taylor STILL Autobiographie du fondateur de l'ostéopathie*, U.E, Éd: Sully, 2017
- J Hersh, *L'étonnement philosophique, une histoire de la philosophie*, Barcelone : Éd : Gallimard, édition poche, collection folio, 1993
- R. Juarroz, *dixième poésie verticale*, Éd : J.Corty, 2012
- J. Keats, *Seul dans la splendeur*, traduit par R. Davreu ,Éd : Bilingue, 2009
- J. d'Ormesson, *C'est une chose étrange que la fin du monde*, Éd : Laffont, 2010
- Platon, *la République*, traduction G.Leroux, Éd : FB, ,2016
- Merleau Pont, *l'œil et l'esprit* , Éd : Gallimard, collection folio / essais ,1994
- B. Pottier : *Epistémologie*, Institut d'Etudes Théologiques de Bruxelles
Polycopié, 1999-2000
- A. Sutherland, *With thinking fingers: The story of William Garner Sutherland*, Éd: Sully, 2014
- D. Vasse, *La vie et les vivants*, conversations avec Françoise Muckensturm, Éd : Seuil 2001
- Le gai savoir, Raphaël Einthoven, Merleau Ponty, *l'œil et l'esprit* url : [https://www.franceculture.fr/emissions/le-gai-savoir/oeil-et-lesprit-merleau-ponty-1 / 2 / 3](https://www.franceculture.fr/emissions/le-gai-savoir/oeil-et-lesprit-merleau-ponty-1/2/3)
- J.C. Ameisen, *Quand l'art rencontre la science* 2007
url : http://dicocitations.lemonde.fr/auteur/9386/Jean_Claude_Ameisen.php
- R. Juarroz, dixième poésie verticale, Ed : J.Corty, 2012
url : <https://www.babelio.com/auteur/Roberto-Juarroz/8994/citations>
- Gaston Bachelard *le dormeur éveillé*,
url : <https://www.youtube.com/watch?v=k1ILQYYmBfs>, 29/09/2015
- Giacometti Alberto « Un homme parmi les hommes » Part 1/ 6 arts et cultures :
url : <https://youtu.be/O86fE3JOEBQ>